

absent d'Angleterre au moment où éclata la guerre civile. Il y retourna peu après et servit le roi, sous le prince Rupert et lord Gérard. A la mort de Charles I^{er} (1649), ses biens furent confisqués; il essaya vainement d'en obtenir la restitution du parlement, et voyagea à l'étranger jusqu'en 1651, époque à laquelle il entra en Angleterre à la suite de Charles II. Il assista aux batailles de Dunbar et de Worcester, où l'armée du roi fut défaite, suivit son maître sur le continent, et servit dans les troupes françaises sous Turenne. Il trouva cependant moyen de se réconcilier avec le pouvoir alors existant en Angleterre, et y revint pour épouser la fille de lord Fairfax, à qui ses biens avaient été donnés par le parlement, lors du renversement de la royauté. Cela, comme on aurait pu s'y attendre, ne lui fit aucun tort dans l'esprit de Charles II, qui, à la restauration, le fit commandant de la cavalerie. Il fut l'un des ministres confidentiels, désignés sous le nom de *Cabal*, mot formé d'après un acrostiche composé des initiales des noms de chacun d'eux. Dans tout le cours de ce règne, toutefois, Buckingham ne se fit remarquer que par sa mauvaise foi politique et par la dissolution de ses mœurs. En plus d'une circonstance, il entretenait des correspondances avec les ennemis de la cour, et on le soupçonna même d'avoir complotté le renversement, sinon la mort du roi. Sa vie privée est un tissu d'intrigues honteuses et d'aventures, où il déploya un triste mélange de lâcheté, d'impudence et d'audace. Provoqué par Ossory, il s'arrangea de manière à oublier l'heure et le lieu du rendez-vous. Il tua en duel lord Shaftesbury, dont il avait séduit la femme; cette dernière, déguisée en page, tenait le cheval de son amant, tandis qu'il tuait son mari; puis, emmenant chez lui sa maîtresse, il chassa ignominieusement sa propre femme. Enfin, écrasé sous le mépris universel, mépris qu'aucun homme n'avait si bien mérité, banni de la cour, dépouillé de toutes ses charges, abandonné par les infâmes complices de ses crimes et de ses débauches, il mourut pauvre, négligé et sans laisser de regrets à personne, à Kirkby-Moorside, dans le Yorkshire. Buckingham n'était pas complètement dénué de mérite; il possédait un certain talent littéraire et laissa une comédie passable, la *Repetition* (*Rehearsal*), où il persifla les auteurs dramatiques de son temps; mais ses bonnes qualités n'étaient que superficielles, et rien ne peut faire oublier les hontes de son existence, pas même les encouragements qu'il accorda à la littérature de son époque.

Le titre de duc de Buckingham a passé depuis dans la famille des Chandos-Temple.

BUCKINGHAM (John SHEFFIELD, duc DE), né en 1649, mort en 1720, était fils du comte E. de Mulgrave. Après avoir passé quelques années en France avec son gouverneur, il fit à dix-huit ans la campagne de Hollande, en servant sur mer, puis sur terre à la tête d'un régiment; prit, après la paix, du service en France pour apprendre l'art de la guerre sous les ordres du grand Turenne, et, de retour en Angleterre, fut nommé lord lieutenant du comté d'York et gouverneur de Hull. A la fois homme de guerre et poète il fit, en 1680, l'expédition de Tanger, secourut cette ville assiégée par les Maures, et composa pendant la traversée un poème intitulé la *Vision*. Nommé par Jacques II membre du conseil privé et lord grand chambellan, il jouit de toute la faveur de ce prince, se tint quelque temps à l'écart des affaires sous le règne de Guillaume d'Orange, finit par entrer dans son conseil en 1694, et arriva au sommet de la fortune, lors de l'avènement de la reine Anne. Celle-ci, à qui John Sheffield avait autrefois adressé ses vœux, s'empressa de le nommer lord du sceau privé, lord lieutenant d'York, et lui conféra, en 1703, le titre de duc de Buckingham. Jaloux de l'influence de Marlborough, il quitta le ministère pour entrer dans le parti des tories; mais, à la chute de celui-ci en 1710, il fut appelé à la présidence du conseil, et exerça une influence prépondérante sur les affaires jusqu'à l'avènement de George I^{er}. Il se rejeta alors du nouveau dans l'opposition, et combattit dans les rangs des tories jusqu'à sa mort. Il laissait un fils qui s'éteignit sans postérité mâle en 1731.

Le duc de Buckingham était doué de brillantes facultés physiques et intellectuelles; mais il était intrigant, avide, hautain, et sa morale était des plus relâchées. Il consacra les heures qu'il ne donnait ni à la politique ni aux plaisirs à composer des poésies galantes, qui manquent de verve et d'originalité, mais qui, bien qu'un peu fades, furent cependant à la mode lors de leur apparition. On lui doit également un *Essai sur la poésie*, qu'il avait beaucoup travaillé, et des *Mémoires* aussi instructifs qu'intéressants. Ses œuvres ont été publiées à Londres (1723-1729, 2 vol.).

BUCKINGHAM (Richard GRENVILLE - NUGENT - TEMPLE - BRYDGES - CHANDOS, duc DE), né en 1776, mort en 1839. La famille dont le chef porte ce titre descend de sir Richard Grenville de Wootton, dans le comté de Buckingham, qui représentait, dans le parlement de 1722, le bourg d'Andover. Richard Grenville, dont la famille était établie à Wootton depuis le règne d'Henri I^{er}, épousa une fille de sir Richard Temple, qui fut créée vicomtesse de Cobham et comtesse Temple en 1749, avec réversion de ces titres sur ses fils. Le fils du

premier comte Temple fut créé marquis de Buckingham en 1784. Le personnage objet de cette notice était le fils aîné de ce dernier. A sa sortie d'Oxford, il entra à la chambre des Communes, comme représentant du comté de Buckingham. Il venait d'atteindre sa majorité, et, pour lui faire place dans la représentation nationale, un de ses cousins, George Grenville, avait donné sa démission. Le comte Temple (tel était alors son titre) soutint la politique de William Pitt, qui était son parent. Après la mort de cet homme d'État, le comte Temple fit cause commune avec l'opposition. En 1806, lors de la formation du ministère de coalition présidé par lord Grenville, son cousin, il fut nommé d'abord vice-président du bureau du commerce, et ensuite payeur général adjoint de l'armée, position qui était une vraie sinécure. Le ministère Grenville ayant été bientôt remplacé par l'administration du duc de Portland, le comte Temple se retira et vota avec l'opposition jusqu'en 1813, époque où il fut appelé à remplacer à la Chambre des lords le premier marquis de Buckingham, son père. En 1820, il fut créé chevalier de la Jarretière, et duc de Buckingham en 1822. L'amitié personnelle de George IV était à peu près son seul titre à cette nouvelle dignité. Comme tous les Grenville, le duc de Buckingham avait le goût des objets d'art; il consacra à ses collections des sommes énormes, au point de compromettre sa fortune et de laisser une situation très-embarrassée à sa famille. Il s'était allié par mariage aux familles Brydges et Chandos. Ces alliances le rattachant directement à la race des Plantagenets, il donna ce nom à son fils aîné.

BUCKINGHAM (Richard PLANTAGENET - TEMPLE - NUGENT - BRYDGES - CHANDOS - GRENVILLE, duc DE), homme d'État anglais, fils du précédent, né à Londres en 1797, mort en 1861. En 1826, il entra à la chambre des Communes comme représentant du comté de Buckingham. Il portait alors le second des titres de son père, celui de marquis de Chandos. Il devait, sous ce nom, conquérir une certaine illustration parlementaire et politique. Dès son entrée à la chambre des Communes, à l'âge de vingt-neuf ans, il y occupa une position éminente, et y prit l'attitude de chef de l'aristocratie conservatrice et territoriale. Aux avantages que lui donnait déjà la situation de son père, ses vastes domaines et la somptueuse hospitalité que les partis politiques trouvaient dans le noble palais de Stowe, principale résidence de campagne de sa famille, le marquis de Chandos joignait des qualités très-propres à le rehausser aux yeux de ses amis et de ses adversaires. Son apparence était digne et imposante, sans qu'il eût cependant dans ses manières aucune espèce de morgue. Il était, au contraire, d'humeur très-affable. Il n'y avait qu'une opinion sur l'élevation de son caractère et de ses sentiments. A tous ces dons et à ces qualités, le marquis de Chandos joignait encore un assez grand talent de parole. Quoique son éducation universitaire eût été un peu négligée, il se montra de taille à tenir tête aux rhéteurs les plus accomplis, comme aux dialecticiens les plus habiles et aux hommes d'affaires les plus retors du parti libéral. A son arrivée à la chambre des Communes, la réforme parlementaire était le grand champ de bataille sur lequel s'escrimaient les partis. Le marquis de Chandos fit cause commune avec les tories. C'est à lui que le parti de la réforme dut plusieurs des échecs qu'il éprouva de 1826 à 1831. Enfin, lorsque la royauté et la pairie se virent obligées de consentir à la réforme, le marquis de Chandos greffa sur la mesure whig une clause conservatrice à laquelle l'histoire a laissé son nom. Cette clause, qui a rendu la grande propriété maîtresse sur un très-grand nombre de points de la représentation des comtés, en lui assurant les votes des deux cinquièmes du corps électoral, est considérée par le parti tory comme la compensation de la réforme, et par le parti whig comme le vice capital de cette même réforme.

Afin de ménager son influence politique parlementaire, le marquis de Chandos la concentra sur un seul point : la défense des intérêts agricoles et de la propriété foncière. Il demanda, dans l'intérêt des grands propriétaires, la suppression de l'impôt de la drèche, en même temps qu'il se rendait très-populaire et qu'il gagnait le surnom d'*ami du fermier*, en proposant d'étendre le droit électoral aux fermiers payant 50 liv. sterl. Il refusa constamment de prendre une part active aux autres questions et se borna, dans ces circonstances, à voter avec le parti tory. Cette réserve lui était, du reste, imposée par sa situation personnelle dans la chambre des Communes, où le temps de son séjour était compté. En 1839, son père étant venu à mourir, il dut aller le remplacer dans la chambre haute.

Lors de la formation de la seconde administration de sir Robert Peel en 1841, Chandos fut appelé à faire partie du cabinet comme lord du sceau privé. Il y resta jusqu'en 1846. Le cabinet s'étant alors divisé sur la question des céréales, le duc de Buckingham donna sa démission. Lord Stanley, aujourd'hui comte de Derby, en fit autant. Comme compensation de cette retraite du pouvoir, la reine Victoria accepta l'offre de son hospitalité à Stowe. A peine le duc de Buckingham venait-il de recevoir cet honneur, que le bruit de sa ruine se répandit. Tout d'abord, le public se refusa à

croire à cette insolvabilité du possesseur de tant de domaines, de tant de palais, de tant de collections de beaux tableaux et d'objets d'art. Rien cependant n'était plus vrai : depuis de longues années, le grand lord conservateur, le propriétaire de régiments de cavalerie et d'artillerie, s'ingéniait par des expédients coûteux à retarder l'explosion de cette ruine. Cette explosion eut lieu en 1850 : le magnifique mobilier et les splendides collections de tableaux et d'objets d'art du palais de Stowe et des autres résidences du duc furent vendus à l'enchère; les grands domaines que lui et son père avaient ajoutés à l'héritage de leurs ancêtres furent vendus. Il ne resta de cette fortune que les propriétés substituées pour constituer le majorat destiné à assurer la possession des titres de duc de Buckingham et de marquis de Chandos. Le palais que le duc occupait à Londres ayant été vendu, une partie fut acquise par un club, l'autre partie par le gouvernement pour y loger quelques-uns des bureaux d'un département ministériel. A la suite de ce désastre, la duchesse de Buckingham, Marie Campbell, fille du marquis de Breadalbane, sollicita et obtint sa séparation. Le marquis de Chandos, pour compléter les lacunes que ce désastre faisait dans son revenu, acceptait les fonctions de président du conseil d'administration d'un chemin de fer, songeait à se marier dans la haute finance, et enfin le duc de Buckingham devenait l'un des locataires d'un hôtel garni (the Great Western railway hotel), où il devait rendre le dernier soupir.

Les loisirs forcés que lui avait faits ce désastre engagèrent le duc de Buckingham à publier, avec ses papiers de famille, un travail historique des plus curieux, intitulé : *Mémoires de la cour et des cabinets de George III, George IV, Guillaume IV et de la reine Victoria* (3 vol.). Les documents particuliers que l'héritier de plusieurs premiers ministres a eus à sa disposition lui ont permis d'éclaircir d'un nouveau jour plus d'un des grands événements politiques de cette longue période.

BUCKINGHAM (Joseph), publiciste américain, né en 1779, s'instruisit lui-même et resta assez longtemps imprimeur. Fondateur de plusieurs journaux en 1806, 1812 et 1825, il s'attacha définitivement au *Courrier de Boston*, feuille quotidienne qu'il dirigea de 1828 à 1848. Dans l'intervalle, il fit partie, à diverses reprises, de la législature et du sénat du Massachusetts. On a de cet écrivain deux ouvrages pleins d'attrait : *Spécimens de littérature courante* (Boston, 2 vol.); *Mémoires personnels et souvenirs de la vie de journaliste* (2 vol.).

BUCKINGHAM (James-Silk), publiciste et littérateur anglais, né à Truro dans le comté de Cornwall en 1784, mort en 1855. Il servit dans la marine, fonda ensuite à Calcutta un journal qui fut supprimé par la compagnie des Indes. Lui-même fut expulsé de l'Inde et revint en Angleterre organiser contre la puissante compagnie une agitation qui aboutit à la suppression de quelques-uns de ses privilèges. Depuis, soit comme membre du parlement, soit comme publiciste, il a soutenu énergiquement la réforme parlementaire et la liberté commerciale. Il a fondé et rédigé le *Sphinx*, l'*Athenaeum* et plusieurs autres journaux. Parmi ses écrits, un peu trop légèrement improvisés, on estime surtout ses relations de voyages en Palestine, en Arabie, en Mésopotamie. Nous citerons encore de lui : *L'ère prochaine de la réforme pratique* (1854); *Histoire et progrès des sociétés de tempérance* (1854), et une *Autobiographie* (1855).

BUCKINGHAM-PALACE (beu-kinn-gam-pa-lè-se, palais de Buckingham). Cette résidence actuelle de la reine, située dans le parc de Saint-James, à 100 m. du palais de Saint-James, a été depuis quelques années considérablement agrandie et embellie. Du côté ouest, s'étendent d'immenses et magnifiques jardins. Elle fut construite par l'ordre de Sheffield, duc de Buckingham, lord du sceau privé, sous la reine Anne, et achetée par George III pour sa femme.

BUCKINK ou **BUKING** (Arnold), graveur de cartes géographiques, né en Allemagne, travaillait dans la seconde moitié du xve siècle. Il publia à Rome, en 1478, une édition de Ptolémée, avec des cartes imprimées au moyen de planches de cuivre sur lesquelles le trait et les montagnes étaient gravés au burin, tandis que la lettre était frappée au marteau, par le procédé des orfèvres. On croit que Sweinheim, imprimeur à Rome, avait eu le premier l'idée de ce procédé ingénieux, et qu'il s'était associé Bückink pour le réaliser. Plus tard, en 1490, Pierre de Turre donna une seconde édition du Ptolémée, dans laquelle il chercha à s'attribuer l'honneur de cette belle découverte.

BUCKLAND (D. William), célèbre géologue anglais, né à Axminster en 1784, mort en 1856. Nommé en 1813 professeur de géologie à l'université d'Oxford, il fut trois ans après appelé à la chaire de paléontologie, nouvellement fondée. Son enseignement eut un grand éclat, en même temps que, par un compte rendu de débris fossiles trouvés dans une caverne, et qu'il décrivit et classa avec une sagacité admirable, par la publication des *Reliquiae diluvianae* (Londres, 1823, in-4°), où il prétendait établir scientifiquement la vérité de la tradition biblique relative au déluge

universel, ainsi que par divers autres travaux de premier ordre, il signalait son nom à l'Europe savante, et propagait en Angleterre le goût des études géologiques, surtout de la paléontologie. Un autre travail, les *Rapports de la géologie et de la religion*, témoigne encore des efforts de l'estimable savant pour accorder les récits de la Genèse avec les données de la science. Son ouvrage le plus important est le grand traité intitulé : *la Géologie et la minéralogie dans leurs rapports avec la théologie naturelle* (1836-1837, 2 vol. in-8°). C'est à lui que l'Angleterre doit la belle collection géologique d'Oxford. Depuis 1845, il occupait l'important doyen de Westminster. Outre les ouvrages précités, nous mentionnerons : *Description des fossiles et des ossements découverts dans la caverne de Kirkdale* (1821); *Ordre de superposition des couches dans les îles Britanniques* (in-fol.); *Reliquiae diluvianae* (1823, in-4°), etc.

BUCKLANDIE s. f. (bu-klan-di — de *Buckland*, natur. angl.) Bot. Genre d'arbres, de la famille des hamamélidées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Inde. On a donné aussi ce nom à deux genres de végétaux fossiles.

BUCKLANDIÉ, EE adj. (bu-klan-di-é — rad. *bucklandie*). Bot. Qui ressemble à une bucklandie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des hamamélidées, ayant pour type le genre bucklandie.

BUCKLANDITE s. f. (bu-klan-di-te — de *Buckland*, géol. angl.) Minér. Silicate de chaux, d'alumine et de fer, cristallisant dans le système du prisme oblique à base rhombe.

— Encycl. On rencontre la *bucklandite* en petits cristaux d'un brun rougeâtre ou d'un noir verdâtre, dans la mine de fer de Neskiel, près d'Arendal en Norvège, où elle accompagne le feldspath, l'amphibole hornblende et l'apatite; et on l'a retrouvée à Achmatowsk, dans l'Oural, en cristaux noirs, disséminés dans un calcaire lamellaire, où l'on rencontre en même temps le sphène jaune, le pyroxène diopside et le grenat.

BUCKLE (William), ingénieur anglais, né à Alnwick Castle en 1794, mort en 1863. Il construisit la première locomotive qui parcourut la ligne de Liverpool à Manchester, présida aux dispositions et mesures prises pour la visite de George IV en Irlande, et entra ensuite, comme titulaire responsable, dans les célèbres et vastes ateliers de construction mécanique de Boulton et Watt, à Birmingham. Buckle resta dans cette maison jusqu'en 1851, époque à laquelle sir John Herschell l'appela à la direction de l'estampage à la Monnaie royale de Londres, où il est mort à l'âge de soixante-neuf ans. Il était vice-président de la Société des ingénieurs mécaniciens.

BUCKLE (Henri-Thomas), historien anglais, né à Lee en 1826, mort en 1863. Maître de bonne heure d'une grande fortune, il oublia les plaisirs de son âge pour se livrer tout entier à l'étude, surtout à celle de l'histoire, et il entra en relations avec les hommes les plus distingués, notamment avec Hallam et Bunsen. Il fit paraître, en 1857, le premier volume de son *Histoire de la civilisation en Angleterre*, et le second en 1861; mais les énormes travaux auxquels il s'était livré avaient épuisé sa santé. Il partit pour l'Égypte, espérant y trouver les forces nécessaires à l'achèvement de son œuvre. Il y passa l'hiver, puis visita le Sinaï, la Palestine et gagna Damas, où il succomba aux atteintes d'une fièvre typhoïde. Buckle était regardé comme l'un des premiers joueurs d'échecs de l'Angleterre.

Son *Histoire de la civilisation*, qui rompt brusquement en visière avec toutes les méthodes historiques précédentes, ainsi qu'avec nombre d'idées reçues et de préjugés nationaux, politiques, religieux, littéraires, a soulevé contre lui des critiques aussi vives, aussi amères que celles qui accueillirent, il y a quinze ans, les écrits de Proudhon. Aujourd'hui qu'un peu de paix s'est faite sur la tombe de cet écrivain enlevé si prématurément à la science, son œuvre, jugée plus équitablement, est considérée comme le monument le plus vaste et le plus original que la philosophie de l'histoire doive à la littérature anglaise. Buckle s'était d'abord proposé d'écrire une histoire de la civilisation générale. Forcé de limiter son entreprise à l'histoire de la civilisation de son pays, son travail devait encore fournir la matière de quinze gros volumes in-8° de 800 pages. La mort l'a arrêté au second volume. M. Baillet a fait une traduction de cette œuvre remarquable, qui a été publiée en 1865 par MM. Lacroix et Verboecheven, de la Librairie internationale.

BUCKLER (Jean). V. SCHINDERHANNES.

BUCKS, abréviation de Buckingham.

BUCKSPORT, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 20 kilom. S. de Bangor, sur la rive gauche du Penobscot; 4,318 hab. Bon port, commerce très-actif de bois de charpente, construction de navires, pêche.

BUCKSTONE (John-Baldwin), auteur dramatique, directeur de théâtre et acteur anglais, né près de Londres vers 1802. Il fut d'abord destiné à la marine, entra ensuite chez un avoué, et embrassa enfin la carrière dramatique. Il avait dix-neuf ans lorsque le hasard lui fournit l'occasion de débiter dans une